

la lettre du Chemin des Dames

BULLETIN d'INFORMATION édité par le CONSEIL GÉNÉRAL de l'AISNE - NOVEMBRE 2008 - N° 14



Cimetière Militaire

d'Euilly





Joë Bousquet, oncle-courage

Le 27 mai 1918, l'offensive allemande sur le Chemin des Dames scelle le destin littéraire de Joë Bousquet, fauché par une balle à Vailly-sur-Aisne.



27 mai 1918 : les Allemands enfoncent les défenses françaises sur le Chemin des Dames. A Vailly-sur-Aisne, le jeune lieutenant Joë Bousquet, 21 ans, et ses hommes du

156^e Régiment d'Infanterie sont engagés dans un combat à un contre quarante. Son unité est décimée, lui-même foudroyé par une balle. Son destin est scellé : s'il survit, c'est condamné à l'immobilité. Le projectile a perforé la moelle épinière et pris ses quartiers entre les quatrième et cinquième vertèbres pour un bail illimité.

Joë Bousquet va donc survivre physiquement, une trentaine d'années habitées par cette souffrance qui le tenaille sans relâche, une trentaine d'années en la compagnie de cette fidèle blessure dont il apaise les exigences avec l'opium et qu'il transcende par l'écriture. « *Ce qui le tue le crée [...] il deviendra un corps de mots* », relève Hubert Juin dans la préface de *La Connaissance du soir*, la main de poèmes de Joë Bousquet récemment rééditée par Gallimard.

Le centre Joë Bousquet à Carcassonne

Pour en savoir plus sur la vie et l'œuvre de Joë Bousquet, une visite à Carcassonne s'impose. Le Conseil général de l'Aude a racheté la maison du 53, rue de Verdun où Joë Bousquet a vécu, pour en assurer la sauvegarde et en faire un lieu de mémoire. Renseignements au 04 68 72 50 83 ou sur : centrejoebousquet@wanadoo.fr

Une exposition à Vailly-sur-Aisne

L'association Patrimoine et Environnement présente du 8 au 23 novembre une exposition prêtée par le Centre Joë Bousquet - Maison des mémoires de Carcassonne. A voir tous les jours sauf le lundi de 15 à 18 h à la salle culturelle de Vailly-sur-Aisne, place Bouvines. Renseignements au 03 23 54 75 74.

Aujourd'hui retirée à Perpignan, Marie-Denise Aurengo a été au cours de ses 23 premières années un témoin privilégié de la vie de celui qui était pour elle « oncle Joë ». La maman de Marie-Denise, sœur de Joë Bousquet, fut pour ce dernier une confidente autant qu'une bonne fée. Jusqu'à sa mort, le 28 septembre 1950, et au-delà, elle veilla constamment sur lui et assura, avec l'aide d'une infirmière à domicile, la bonne marche de la maison de la rue de Verdun à Carcassonne, refuge du blessé de Vailly. En ses jeunes années, Marie-Denise Aurengo a côtoyé tous les jours cet « oncle-courage ». Elle livre dans cet entretien quelques-uns de ses souvenirs.

Vous est-il arrivé d'évoquer sa guerre avec lui ?

Marie-Denise Aurengo : « Vous savez, c'était une chose... si quelqu'un était là et le lançait là-dessus, suivant qui était cette personne, il n'aurait pas osé se dérober mais, personnellement, je ne lui en aurais jamais parlé parce que je pense que c'était trop lui demander. Il y a laissé sa vie vous savez. C'était un garçon extrêmement brillant, bachelier à 15 ou 16 ans. Je ne sais pas sans cela ce qu'il aurait donné, mais il était tellement brillant. Mon père disait toujours que s'il n'avait pas eu cette blessure pour le diriger vers une voie de la littérature, il aurait peut-être fait un "dévoyé" parce qu'à 18 ans, c'était un tout-fou. C'était l'artiste, et puis il avait des amis qui ne l'auraient peut-être pas entraîné dans le droit chemin. Je ne sais ce qu'il aurait fait. D'ailleurs, je crois que c'est un peu pour cela qu'il ne s'entendait pas avec son père. Son père était quelqu'un de très rigide, oh lala, qu'il était sévère !!! Avec mon frère, nous ne pouvions pas le supporter, nous étions ses deux seuls petits-enfants, mais il était d'une dureté avec nous, c'était effarant. Je ne comprends pas pourquoi d'ailleurs, ses parents étant des gens calmes et tranquilles. Est-ce que c'est le peu de temps qu'il a passé à l'Armée qui l'a déformé ? »

Sur www.chemindesdames.fr l'entretien intégral et d'autres infos sur Joë Bousquet.

On parle d'héroïsme à propos de son comportement, on dit aussi qu'à Vailly-sur-Aisne le 27 mai 1918, il se serait offert à la mort à cause d'une blessure amoureuse...

M.-D.A. : « Oui, vous parlez de la fameuse Marthe. Il paraît que c'est le jour où cette femme lui a écrit qu'elle ne l'épouserait jamais... mais elle était mariée et, à l'époque, on ne divorçait pas comme maintenant. Familialement on pense – mes grands-parents l'ont pensé, ma mère l'a toujours pensé – que c'était exagéré. Je crois que quand il était sur le Chemin des Dames, il a donné un assaut sachant que c'était une bataille perdue d'avance. Il s'est mis devant ses troupes et c'est là qu'il a été blessé. Qu'il ait vu, vous imaginez, qu'il envoyait des gens à la mort, lui en tête, c'est peut-être la seule chose qui puisse faire penser à un coup de folie. »

« ... une balle m'a atteint en pleine poitrine, à deux doigts de l'épaule droite, traversant obliquement mes poumons pour sortir par la pointe de l'omoplate gauche... »
Joë Bousquet

Avez-vous su pourquoi les volets de sa chambre sont toujours restés clos ?

M.-D.A. : « Il n'aimait pas le grand jour, il aimait travailler dans le noir. Je l'ai toujours connu vivant dans l'obscurité. On n'a jamais eu d'explication. C'est vrai, c'est une question que l'on peut se poser comme quantité d'autres. Se sentait-il exclu de tout ce qui était à la lumière ? »

Propos recueillis par Damien BECQUART



Joë Bousquet dans sa chambre de la rue de Verdun à Carcassonne, en 1947
Photo Denise Bellon

La première mort de Louis Aragon

« Je suis mort en août mil neuf cent dix-huit... »

Bien que né le 3 octobre 1897, Louis Aragon n'est pas mobilisé en 1896 avec la classe 17. Il bénéficie d'un sursis comme étudiant en médecine et ce n'est qu'en juin 1917 qu'il est incorporé, mais à l'hôpital du Val-de-Grâce pour devenir médecin aux Armées. « *Et lorsqu'on mourait à Vimy/Moi j'apprenais l'anatomie* » (Le Roman inachevé). Dans les amphithéâtres, il a retrouvé André Breton, un autre carabin épris de poésie, avec qui il lit Lautréamont et qui l'introduit dans les revues d'avant-garde, comme « Sic » où Aragon a été publié pour la première fois. Un article sur Apollinaire.



En avril 1918, Aragon sort du Val-de-Grâce avec le grade d'adjudant-chef. La formation du médecin auxiliaire était terminée. Mais pas la guerre. Il part rejoindre sur le front le 355^e régiment d'infanterie. En juin, il est à Verberie dans l'Oise. En août, il est dans l'Aisne.

Le 6 août, à Couvrelles, à l'est de Soissons, son bataillon est pris sous une pluie d'obus. Partout des blessés. Par trois fois, le médecin auxiliaire Aragon se retrouve enseveli avec les hommes auxquels il vient porter secours. Son intrépidité lui vaudra la croix de guerre et une citation à l'ordre de la division.

Quelques jours plus tard, Aragon revient sur les lieux. Un petit cimetière y a été aménagé. Et voici qu'il découvre avec stupeur qu'une croix porte son nom ! On avait retrouvé près d'un mort anonyme sa vareuse et dans une poche une lettre à son adresse. De cette expérience singulière, Aragon a fait trois poèmes. Le premier intitulé « Secousse » dès 1919, les deux autres en 1956 dans « Le Roman inachevé ». Louis Aragon n'a jamais oublié qu'il était mort une première fois en 1918. Par procuration.

« Il y avait devant la croix fichée en terre... »

*Il y avait devant la croix fichée en terre une bouteille
Dedans une lettre roulée à mon adresse Etait-ce vrai
Si c'était moi Si j'étais mort Si c'était l'enfer Tout serait
Mensonge illusion moi-même et toute mon histoire après
Tout ce qui fut l'Histoire un jeu de l'enfer un jeu du sommeil*

*Comme s'explique alors ce sentiment d'une longue agonie
Et ma vie et le monde et qui pourrait jamais encore y croire
Tout ceci n'était que l'enfer qui jongle devant son miroir
Je suis mort en août mil neuf cent dix-huit sur ce coin de terroir
Ça va faire pour moi bientôt trente-huit ans que tout est fini*

« Le roman inachevé » (1956)

Secousse

*Brouf
Fuite à jamais de l'amertume
Les prés magnifiques volants peints de frais
tourment
champs qui chancellent
Le point mort
Ma tête tinte et tant de crécelles*

*Mon cœur est en morceaux
le paysage en miettes*

*Hop l'Univers verse
Qui chavire L'autre ou moi
L'autre émoi La naissance à cette solitude
Je donne un nom meilleur aux merveilles du jour
J'invente à nouveau le vent tape-joue
Le vent tapageur
Le monde à bas je le bâtis plus beau
Sept soleils de couleur griffent la campagne
Au bout de mes cils tremble un prisme de larmes
Désormais Gouttes d'Eau*

*On lit au poteau du chemin vicinal
ROUTE INTERDITE AUX TERRASSIERS*

Août 1918.

(poème publié dans le recueil « Feu de Joie » en 1919)

« Or nous repassons la Vesle... »

*Or nous repassons la Vesle
Après six semaines deux mois
A huit cent mètres de Couvrelles
Qui sont ces défunts que l'on voit
Fosses fraîches et croix nouvelles
Arrêtez un peu le convoi*

*[...]
Mais l'inscription que dit-elle
Je lis et je ne comprends plus
C'est pourtant mon nom que l'épelle
J'ai-t-il mal vu j'ai-t-il mal lu
Si c'est ma demeure mortelle
Qui dort au pied de ce talus*

*Le cœur muet les yeux au ciel
Depuis six semaines deux mois
Dans la terre au bord de la Vesle
A l'ombre d'une croix de bois
A huit cent mètres de Couvrelles
Quel est celui que l'on prend pour moi*

« Le roman inachevé » (1956)



Le cimetière militaire d'Oeuilly

Notes pour servir à l'histoire d'un cimetière du Chemin des Dames

Une sorte de clairière au flanc du plateau à laquelle conduit un chemin qui prend sur la route départementale D 925 entre les villages d'Oeuilly et de Bourg-et-Comin. C'est un cimetière avec un millier de tombes fleuries de sedums aux teintes rosées. 1 162 tombes exactement, mais quatre ne contiennent pas (ou plus) de corps (numéros 677, 940, 1022 et 1081). Et dans les carrés, on chercherait en vain les tombes n° 887, 920, 924 et 989... Sans parler des tombes comportant des numéros bis – et même un 620 ter – et d'une tombe qui renferme deux corps (voir encadré ci-dessous)... Donc 1 162 tombes, mais 1 158 sépultures et 1 159 corps dont 31 « inconnus ».



Une seule tombe pour deux frères

Tombe n° 231. Une croix avec deux noms et une seule date. En réalité, seul Emile Tixier est mort le 16 juin 1917. Né le 26 juin 1896 à Veyre-Monton (Puy-de-Dôme), il appartenait au 52^e régiment d'infanterie, durement éprouvé ce jour-là par un violent bombardement du côté de Cuissy-et-Geny. Dans le même secteur, quatre soldats au moins de la même unité se sont retrouvés « ensevelis par l'écroulement d'une grotte », peut-on lire sur leur fiche individuelle de « morts pour la France ».

La tombe n° 231 contient également le corps du frère aîné, François, né en 1890 et mort à Vic-sur-Aisne le 20 septembre 1914. En l'état actuel des recherches, on ignore à quelle date la famille a obtenu de réunir les deux frères dans la même sépulture.

Naissance d'un cimetière

Ce « désordre » remonte aux origines d'un cimetière créé par les services de la VI^e armée, celle commandée alors par le général Mangin, dans les jours qui suivent l'offensive Nivelle, à proximité de l'ambulance n° 4 du 12^e corps d'armée. Un officier chargé de l'état-civil militaire a dressé une première liste à la date du 31 mai 1917. Une liste de 340 noms dont le premier nom est celui de Joseph Désevaux*, du 4^e zouaves, mort le 16 avril à Oeuilly, et parmi lesquels on trouve quelques Allemands.

D'autres ambulances ont fonctionné à Oeuilly au printemps et à l'été 1917, en particulier pendant la « bataille des observatoires » aux attaques et contre-attaques meurtrières (voir graphique). Les listes et les fiches de combattants permettent d'identifier successivement les ambulances 12/20 (le second chiffre indique le corps d'armée), 2/14, 201, 13/3, 249 et 14/11. Aux morts de leurs blessures, s'ajoutent ceux trouvés sur le champ de bataille et ramenés au cimetière d'Oeuilly par des groupes de brancardiers divisionnaires. Fin avril 1918, un mois avant l'offensive allemande, on dénombre en recoupant les diverses listes plus de 2 000 tombes à Oeuilly.

*Ce corps ne se trouve plus aujourd'hui à Oeuilly, sans doute a-t-il été restitué à la famille en 1920-1921.



Le nouveau cimetière après 1920

Les documents manquent pour connaître dans quelles conditions et à quelle date le cimetière de 1917 s'est transformé pour devenir le cimetière actuel. Le nombre de tombes s'est retrouvé considérablement réduit.

Plusieurs centaines de sépultures ont été exhumées, vraisemblablement à la

ont été transférés au cimetière allemand de Cerny-en-Laonnois.

Mais l'administration a, semble-t-il, profité de la réduction du cimetière pour le réaménager complètement. Ainsi, certaines photographies de l'immédiat après-guerre confirment les informations des archives qui mentionnent un « cimetière musulman », alors qu'aujourd'hui les stèles musulmanes des tirailleurs maghrébins et africains sont dispersées dans les différents carrés. Auraient-elles pris la place de sépultures exhumées ?

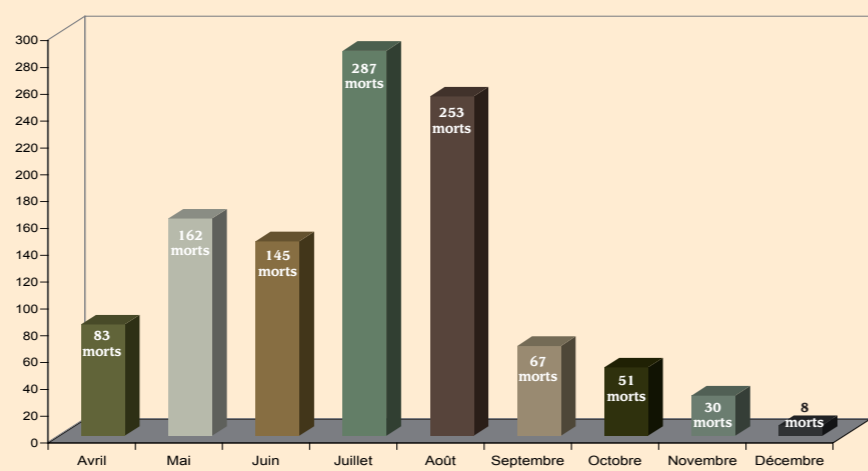
Répondant aux multiples réclamations exprimées depuis plusieurs années, la DMPA du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants a décidé de procéder à une rénovation complète du cimetière d'Oeuilly en 2009. Le projet prévoit l'implantation de nouvelles croix et stèles, l'exhumation de plusieurs corps qui seront réinhumés dans de nouvelles tombes, et même une nouvelle numérotation des sépultures.

En attendant, dès ce mois de novembre 2008, à l'occasion du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, le Mémorial virtuel du Chemin des Dames met en ligne les données relatives aux 1046 combattants identifiés inhumés à Oeuilly. A consulter sur www.memorial-chemindesdames.fr



Le monument élevé par le 1^{er} bataillon du 163^e RI « à ses morts glorieux » tombés en août 1917 dans le secteur de Cerny-Troyon. 58 combattants de ce régiment reposent à Oeuilly.

Des morts de la « bataille des observatoires » de l'été 1917



suite du décret du 28 septembre 1920 qui a offert, pendant quelques mois, aux familles la possibilité de rapatrier les corps aux frais de l'Etat. D'autres tombes, sans doute les numéros bis, ont accueilli au contraire des corps retrouvés après la guerre dans les environs. Les quelques Allemands inhumés en 1917



Tombe 306 : la stèle du zouave Belagacem Ben Brahim Ben Ali.



Plan du cimetière en avril 1918 (détail - voir première page de couverture). Plan sur calque dressé par L. Primault, officier d'état-civil du groupe Est de la VI^e Armée. Les tombes en jaune sont celles de soldats allemands. Archives du Service départemental des Sépultures (Laon)

Les carnets du quincaillier Romagny

Quincaillier à Montcornet (Aisne) en 1914, Henri Romagny (1877-1966) a un coup de crayon. Les notes et les croquis qu'il prend à partir de sa mobilisation dans l'artillerie le 3 août, il leur a donné le titre de « Notes et coups de crayon ». Il n'imagine pas alors d'autres lecteurs que sa famille et son fils Pierre, né en 1909 : « *Eloigné des miens, sans nouvelles, je trouverai, en écrivant ces lignes le plaisir que l'on éprouve à causer en tête-à-tête. Par la pensée, je me rapprocherai de ceux que j'aime et qui sont restés au pays envahi et qui, peut-être, souffrent plus que ceux qui combattent.* »



Intérieur de mon gourbi (près de Saint-Mard) Vue en coupe.

C'est ce journal que son petit-fils publie aujourd'hui en auto-édition, en reproduisant, outre un certain nombre de croquis, des photographies prises par Henri Romagny. Le journal proprement dit est tenu assez régulièrement jusqu'au 31 décembre 1915 (il est alors en position dans la vallée de l'Aisne, au pied du Chemin des Dames, vers Chassemy et Saint-Mard), plus sporadiquement ensuite. Il faut dire que depuis juin 1915, Henri Romagny a commencé à publier « Echos de chez nous », un bulletin mensuel d'informations, d'abord polycopié puis imprimé, et destiné aux habitants de Montcornet « dispersés aux quatre coins de la France »...

Extrait : « Il faut tuer le cafard... » (1^{er} février 1915)

« Depuis six mois que nous sommes ensemble, on peut dire qu'à une dispute près, nous avons toujours été d'accord ; c'est une vraie vie de famille ; c'est l'entraide mutuelle où chacun aime à se rendre service. Les événements ne laissent pas entrevoir une fin prochaine et on parle qu'il faut encore attendre le printemps... Est-ce possible ? Retrouverons-nous les nôtres ?

Nos craintes : maintenant, c'est la pluie qui nous perce jusqu'aux os ; ce sont le froid qui vous glace, les fatigues qui vous usent, les maladies qui vous guettent à chaque pas, les épidémies qui recherchent de nouvelles victimes. Ce sont les balles qui tuent et vous laissent là... Dans le vaste champ... au coin d'un bois... Enfouï sous deux fers de bêche... Recouvert d'un peu de terre, heureux encore si une petite croix de bois en indique l'emplacement... Mais que le temps peut faire disparaître, ne laissant aucune trace de la dernière étape...

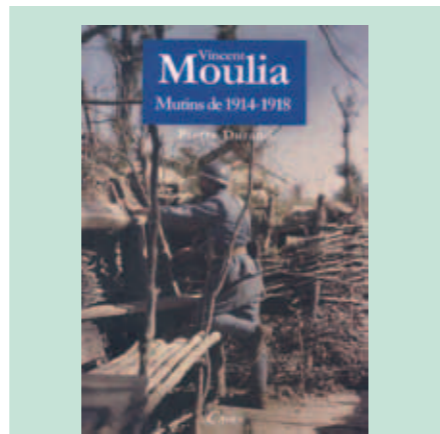
Nos raisons d'espérer : Ces pensées déprimantes auront-elles sur notre pauvre machine humaine cette emprise funeste qui mène au désespoir ? J'ai connaissance qu'il y en a qui souffrent jusqu'à en mourir.

L'horrible mal va-t-il nous atteindre, nous aussi ? Il faut coûte que coûte échapper à son étreinte... Il faut tuer le cafard... et pour cela on met tout en œuvre, on emploie tous les moyens pour y parvenir. [...]

Aux pensées pessimistes, nous opposons les pensées les plus optimistes. Nous cherchons dans les meilleures raisons, la raison de croire que tout va bien. Nous voulons un remède à nos souffrances, à nos anxiétés, à nos angoisses... Et le remède ne vient pas. »

Henri Romagny, *Le journal d'un artilleur au Chemin des Dames en 14-18*, Edition André Sinet 02000 Aulnois-sous-Laon, avril 2008, 176 pages, prix : 19,50 €. ISBN : 978-2-9531189-02.

Plus d'informations sur le site : www.artilleur-guerre14-18.fr



On connaît l'histoire de Vincent Moulia, ce caporal du 18^e RI condamné à mort en juin 1917 qui a réussi à échapper au peloton d'exécution. En 1978, le journaliste Pierre Durand avait retrouvé Vincent Moulia et avait publié son enquête aux éditions Ramsay sous le titre *Vincent Moulia - Les pelotons du général Pétain* et avec une préface d'Armand Lanoux. C'est ce livre qui est aujourd'hui réédité par un éditeur palois avec un nouveau sous-titre plus accrocheur.

Vincent Moulia est mort en 1984 après avoir connu, grâce à Alain Decaux, une réhabilitation médiatique. Pierre Durand est décédé en 2002. Son fils Dominique apporte, dans une courte postface, quelques précisions « sur l'auteur et sur ce livre ». Mais on peut s'étonner que la bibliographie de 1978 n'ait pas été complétée et qu'en particulier, il ne soit pas fait mention des travaux de Nicolas Offenstadt et de Denis Rolland qui ont trouvé dans les archives militaires de nouvelles pièces relatives à l'affaire Moulia.

Pierre Durand, *Vincent Moulia - Mutins de 1914-1918*, Editions Cairn, Pau, septembre 2008, 294 p., prix : 20 €. Publié avec le concours du Conseil général des Landes. ISBN : 978-2-35068-120-7.

Les lettres pleines de révolte, d'ironie et de stupeur que le poète Louis Krémer (1886-1918) a envoyées,

avec des dessins et des documents, à son ami Henry Charpentier, de l'Artois au Chemin des Dames, quatre ans durant jusqu'à sa mort. Avant-propos et notes par Laurence Campa.

Louis Krémer, *D'encre, de fer et de feu - Lettres à Henry Charpentier (1914-1918)*, Editions

de la Table ronde, novembre 2008, 272 p., prix : 43 €. ISBN : 978-2-710330-85-1.



Vient de paraître :



Textes : Aude Richard. Editions Luc Pire, Bruxelles, septembre 2008, 176 p., prix : 39,50 €. Publié avec le concours du Conseil général de l'Aisne et du Conseil régional de Picardie. ISBN : 978-2-507-00063-9.

Encore un livre de photos sur la Grande Guerre dira-t-on. Et on aura tort. Car le projet du photographe est original. En suivant l'ancien front occidental, de la Belgique à l'Alsace, Marc Vérin a surtout cherché à montrer les rapports que les contemporains du début du XXI^e siècle entretiennent avec les traces laissées par le conflit et avec les monuments commémoratifs. Images d'anciens combattants et de cérémonies officielles alternent avec des clichés de simples touristes comme, pages 112-113, cette famille en tenues estivales qui s'est arrêtée devant le cimetière militaire d'Hartmannswillerkopf.

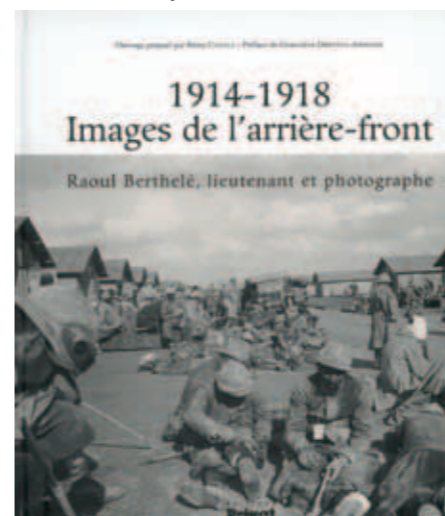
14-18 : *Mémoires partagées*. Photographies : Marc Vérin.

Ce beau livre couronne plus de vingt années d'inventaire et d'étude dans les carrières du Soissonnais et de la région de Noyon. Le travail méthodique mené par les bénévoles de l'association Soissonnais 14-18 a permis de mettre en lumière un élément essentiel du patrimoine régional, même s'il est particulièrement fragile et toujours menacé par la bêtise et par le vandalisme. Une iconographie exceptionnelle.

Le Graffiti des tranchées - Graffitis, sculptures et autres traces de la Grande Guerre, ouvrage édité par l'Association Soissonnais 14-18 et coordonné par Hervé Vatel et Michel Boitiaux, octobre 2008, 288 p., prix : 43 €. Ouvrage publié avec le concours du Conseil général de l'Aisne et de la Ville de Soissons. ISBN : 978-2-952897-50-1.

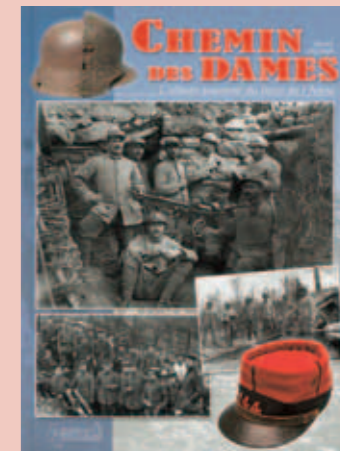


Ingénieur chimiste dans le civil, Raoul Berthélé (1886-1918) est mobilisé avec le grade de lieutenant, d'abord dans les services sanitaires, puis comme chef de la station météo de Berzy-le-Sec dans l'Aisne. Au gré des cantonnements et des permissions,



il n'a cessé de pratiquer la photographie. Avec passion et avec talent. Du riche fonds conservé aux Archives municipales de Toulouse (plus de 2 000 clichés), Rémy Cazals a retenu quelque 150 images où l'on croise aussi bien des tirailleurs sénégalais, des prisonniers allemands, des blessés et des morts, et aussi des femmes, et surtout tous les désastres de la guerre.

1914-1918 *Images de l'arrière-front* - Raoul Berthélé, lieutenant et photographe, ouvrage préparé par Rémy Cazals, Préface de Geneviève Dreyfus-Armand, Editions Privat, Toulouse, octobre 2008, 288 p., prix : 43 €. Publié avec les concours du Conseil général de l'Aisne et du Centre d'interprétation Marne 1914-1918. ISBN : 978-2-952897-50-1.

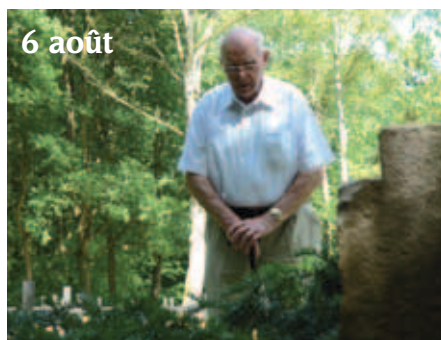


Collectionneur passionné et excellent connaisseur du Chemin des Dames, Gérard Lachaux présente dans cet « album souvenir » des photographies, des documents et des objets de la vie quotidienne des combattants de 14-18, une ample moisson qu'il a patiemment rassemblée pendant des années. On feuillette ce beau livre d'un bout à l'autre, avec respect et émotion.

Plus qu'une étude détaillée des opérations militaires, c'est en effet une rencontre émouvante avec quelques-uns de ceux qui, civils ou combattants des deux camps, ont vécu les événements de la Grande Guerre dans le secteur du front de l'Aisne, grâce aux « reliques » qu'ils ont laissées et que le livre donne à voir.

Citons par exemple la feuille de lierre sur laquelle Gédéon Baudelot, brancardier au 287^e RI, écrit en 1915 dans le bois de Chassemy en songeant à sa famille restée à Saint-Quentin en zone occupée : « *Ma pensée s'envole vers vous tous* ». Ou ces cartes rehaussées d'éléments végétaux et d'aquarelles que le soldat Georges Hiesse, en position à Paissy avec le 1^{er} RI, envoyait à sa femme, sa « Gette adorée », au printemps 1916, quelques semaines avant de mourir dans la Somme... Ou encore ce trousseau de clés emporté par les propriétaires de la ferme d'Hurtebise le 17 septembre 1914, « *le soir de l'incendie par les obus allemands* », précise une étiquette manuscrite...

Gérard Lachaux, *Chemin des Dames - L'album souvenir du front de l'Aisne*, Editions Histoire et Collections, juillet 2008, Prix : 42,95 €. ISBN : 978-2-35250-051-3.



6 août

Au cimetière allemand du Champ de manœuvres à Laon, Johann Nelissen, 93 ans, se recueille pour la première fois devant la tombe de son père Arnold Nelissen, soldat au Reserve-Infanterie-Regiment n° 231, mort le 16 septembre 1918 à Vaucelles, près de Laffaux.



13 septembre

Dépôt de gerbes au cimetière italien de Soupir par le colonel Pramagiani, attaché militaire à l'ambassade d'Italie à Paris à l'occasion de la marche organisée le samedi 13 septembre par l'Association La Cavalerie dans la Deuxième Bataille de la Marne.



16 octobre

L'assemblée générale du Souvenir français de l'Aisne qui avait lieu à la Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames, a permis au nouveau délégué départemental Dominique Comprà de rendre hommage à son prédécesseur Gérard de Francqueville, en particulier pour son rôle dans la création d'un premier musée à la Caverne en 1969.



17 octobre

« A-dieu la vie, a-dieu l'a-mour... ». Avec un nouveau rythme, plus lancinant, la Chanson de Craonne sert de leit-motiv à l'un des « Onze tableaux de l'escouade », le beau spectacle créé sur la musique de Michel Blanc par la Compagnie Les Mélangeurs, avec une série de deux premières représentations au cimetière américain de Belleau.

Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

Horaires et jours d'ouverture :

en novembre et en décembre : tous les jours sauf le lundi de 10h à 18h.

Attention : ouverture exceptionnelle le 11 novembre jusqu'à 20h.

La Caverne se découvre en visite guidée exclusivement (durée : 1h30). Départ des visites : toutes les demi-heures (sauf à 12h30). Dernière visite à 16h30.

Dimanche 23 novembre : à 10h30 et à 14h30 visite du fort de la Malmaison. Réservation souhaitable.

Fermeture annuelle à partir du 23 décembre 2008.

Réouverture à partir du 15 janvier 2009 pour les groupes sur réservation.

Contact :

Tél. 03 23 25 14 18

Fax : 03 23 25 14 11

Email : caverne@cg.02.fr

www.caverne-du-dragon.fr

Exposition
jusqu'au 21 décembre 2008 :
« 1918 : feu sur Paris !
La véritable histoire de la grosse Bertha »

Entrée libre aux heures d'ouverture du Musée.

La Lettre d'information du Chemin des Dames

Directeur de publication : Yves Daudigny

Rédaction : Guy Marival avec la collaboration de Damien Becquart (p.2)

Crédits photos :

P. 2 : Centre Joë Bousquet (haut gauche), Fonds Denise Bellon/Les films de l'Equinoxe.

P. 4-5 : Conseil général de l'Aisne (Caroline Choain et Guy Marival/Mission Chemin des Dames).

P. 8 : Klaus Nelissen (haut gauche), Association de la Cavalerie dans la Deuxième bataille de la Marne (haut droit et vignette), Paul Lefèvre, Les Mélangeurs.

Remerciements particuliers à Caroline Choain et à Frédérique Chevalier, à Madame Bador (Service des sépultures de l'ONAC) pour les recherches et les vérifications sur le cimetière d'Oeuilly ; à André Sinet ; à Klaus Nelissen et au service communication de la Ville de Laon ; à Henri Maurel et à l'Association de la Cavalerie dans la Deuxième bataille de la Marne ; à Lisa Cury et à la Compagnie Les Mélangeurs.

Conception graphique : Sylvie Makota

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008.

Réédition mars 2015 : Imprimerie du Conseil général de l'Aisne

Fort de Condé

Ouvert tous les jours de 9h30 à 12h et de 13h30 à 17h30. Visites guidées à 14h et à 16h.

Fermeture annuelle à partir du dimanche 16 novembre 2008 inclus.

Réouverture le 15 avril 2009.

Contact :

Fort de Condé - 02880 Chivres-Val

Tél. 03 23 54 40 00

Email : fortdeconde@wanadoo.fr

www.fortdeconde.com

Vous souhaitez réagir à cette lettre, demander à en être destinataire...

Contact : Mission Chemin des Dames
Conseil général de l'Aisne
Rue Paul Doumer - 02013 LAON Cedex
missionchemindesdames@cg02.fr